

moustache, les lèvres étaient d'un dessin ferme; et de tout l'ensemble, très ordinaire, émanait un rayon d'intelligence, de franchise et de volonté qui rendait Jacques Orvanne plus que sympathique, "attractif" surtout, comme lorsque en ce moment un sourire éclairait sa physiologie sérieuse.

—Eh bien? questionna-t-il.

Après l'avoir considéré d'un regard scrutateur, la baronne Heurtel, sans répondre, lui désigna le fauteuil placé en face d'elle, le contraignit à boire une tasse de thé brûlant. Alors, seulement, voyant les joues pâles du jeune homme, s'empourprer sous une réaction salutaire, elle dit avec une sorte de compassion grave:

—Il est temps que vous alliez respirer l'air du pays, vous reposer un peu.

Un rapide éclair passa dans les yeux de Jacques Orvanne.

—Oh! oui, il est temps!

Il avait répété ces mots presque bas. Mais la voix assourdie trahissait une telle intensité de fatigue, de désir, que la baronne doucement lui posa la main sur l'épaule.

—Partez vite, et j'ajoute un souhait égoïste: "Revenez-nous bientôt".

Cette fois, Jacques Orvanne eut un sourire joyeux, un vrai rire d'enfant.

—Je pars demain soir... L'envolée de l'oiseau ne peut être plus rapide, vous en conviendrez, Madame. Quant à revenir bientôt...

Il s'arrêta, et le rire s'effaçant soudain de ses lèvres, ce fut avec une émotion profonde qu'il poursuivit:

—Je ne reviendrai pas.

La baronne Heurtel tressaillit.

—Vous ne voulez pas dire, Jacques, que vous allez rester dans votre montagne?

—Si, Madame. Et j'expérimente à cette heure, une fois de plus, que le bonheur humain ne peut être complet, puisqu'à la joie de revoir mes parents, mon pays, se joint la tristesse de l'adieu.

—Un adieu? Non, ce n'est pas possible... Votre talent, votre intelligence réclament une scène plus vas-

te qu'un coin perdu de l'Auvergne. Aux paysans, un savant n'est pas nécessaire. Ces braves gens ignorent nos maladies compliquées; de plus, le rebouteur ou le sorcier aura toujours leurs préférences, soit parce que l'un et l'autre sortent comme eux d'un rang inférieur, soit à cause de la nature mystérieuse des remèdes donnés. Dans les grandes villes, à Paris surtout, il faut des hommes de valeur, des hommes pleinement conscients de la grandeur de leur ministère: un vrai sacerdoce! des hommes qui étudient, expérimentent, notent leurs observations, soient à l'affût de toutes les découvertes scientifiques; des hommes, enfin, qui, tout en maniant le scalpel, sachent, avec discernement, exercer autour d'eux une bienfaisante influence morale. La montagne est encore peuplée de corps sains, d'âmes croyantes; Paris est un immense hôpital de corps et d'âmes malades. Or, si nous avons un certain nombre d'excellents médecins, rares, dans ce nombre, sont les médecins non sceptiques. Etrange chose, vraiment, que la science, le contact avec l'humanité souffrante conduisent à la négation, au lieu de rapprocher de Celui qui sait tout, et qui peut tout guérir! Vous, mon ami, vous êtes resté chrétien pratiquant, le champ de l'apostolat s'ouvre très vaste devant vous. Le quitter, pour aller vivre dans une bourgade d'Auvergne, serait une vraie désertion; les hommes de votre trempe ne connaissent pas ces désertions-là.

La baronne Heurtel avait parlé avec une chaleur croissante, avec une émotion croissante aussi; l'annonce du départ sans retour du jeune homme lui faisait éprouver, non seulement une vive déception, mais une peine profonde. Dès le premier jour, elle avait aimé ce grand garçon, que le docteur Roscob lui présentait comme son meilleur élève, et jamais, durant les années de labeur de Jacques Orvanne, cette affection ne s'était démentie: affection vraiment maternelle, dont la baronne, malgré sa délicate ingéniosité, n'avait pu donner autant de preuves matérielles que le désirait son cœur,

ce timide, fils de paysans pauvres, s'enveloppant en toute occasion d'une invincible fierté.

Après maints essais infructueux, la baronne, sans se décourager dans sa bienfaisance, s'était unie au docteur Roscob pour former des plans d'avenir.

—Prenons patience, disait-elle, quand Jacques sera reçu, nous saurons lui faire accepter la fortune et le bonheur.

Et, voilà que le moment venu, les rêves s'écroulaient comme les châteaux de cartes élevés par des mains enfantines!... Sans qu'un mot eût jamais laissé soupçonner sa résolution, Jacques Orvanne, partait pour aller s'établir dans un petit village d'Auvergne. Il partait en plein succès, indifférent, semblait-il, aux éloges unanimes des journaux, à la publicité qui auréolait son nom plébéien, inconnu la veille encore. Il partait avec une hâte fébrile, pour ne pas donner, sans doute, à ses amis le temps de l'ébranler par la perspective de son avenir qu'il compromettait gravement, et aussi par la vue de leur désillusion, de leur sympathie se révélant plus vive à l'heure de l'adieu sans retour.

"Sans retour!" Après un moment de silence, la baronne Heurtel prononça lentement ces mots, comme pour essayer de se convaincre d'une chose impossible. Avec son habituelle force de volonté, elle avait dominé son agitation première, mais le désenchantement, la tristesse se lisaient tellement dans le regard qu'elle attachait sur les flammes claires du foyer, que, très ému, Jacques Orvanne rapprocha son fauteuil de celui de sa vieille amie.

—Me pardonnez-vous la peine que j'é vous cause? Je crains de paraître ingrat, alors que...

D'un geste, elle l'empêcha d'achever.

—Ingrat? Non. Je connais trop bien votre cœur. Du reste, qu'ai-je fait? Rien, ou si peu qu'il est inutile d'en évoquer le souvenir. Quant à la peine,—pour laquelle vous n'avez pas besoin de pardon,—elle est profonde, d'autant plus profonde qu'elle est plus inattendue. Toutefois, j'espère encore. Roscob et moi conspi-